
4 *Augustin aujourd'hui*

Juive, baptisée catholique et Religieuse de l'Assomption

(Religieuse de l'Assomption, Sr Myriam a publié récemment l'ouvrage Fille de Jérusalem. Ma passion pour l'unité, Paris, Cerf, 2017 où elle retrace son parcours de vie)

Je suis née en 1931 à Paris, dans une famille juive. Du côté de mon père, mes ancêtres étaient d'origine lituanienne, d'origine allemande du côté de ma mère. Ils avaient fui les pogroms de leurs pays respectifs. Mes quatre grands parents sont nés en France et étaient tout à fait « assimilés ». Il n'y avait aucune pratique religieuse à la maison : à 13 ans, mon père avait été « barmitzwa », j'avais entendu quelques mots d'hébreu ou de yiddish, ma grande tante maternelle ne cousait pas le jour de « yom kippour », ce sont mes seuls souvenirs....

Premiers contacts avec l'Eglise

Pour la rentrée scolaire de septembre 1940, mes parents veulent me mettre à l'Institut de l'Assomption, « Lübeck », tout proche de la maison, mais je suis refusée parce que non baptisée. C'est mon premier contact avec la vie religieuse ! Mes parents se disent alors : si les enfants - j'ai deux frères plus jeunes - sont baptisés, ils seront peut-être plus facilement « sauvés » des nazis. Ils étaient déjà divorcés à l'époque mais se voyaient régulièrement surtout à cause de nous, les enfants.

Vers l'âge de 5 ans j'avais posé des questions à Maman sur Dieu, mais je n'ai aucun souvenir d'une réponse précise, nous étions juifs comme la famille, les amis ; « les autres » ne l'étaient pas comme la cuisinière, italienne, qui me racontait des histoires sur la Sainte Vierge et les Saints ; de Dieu, de Jésus, je n'ai aucun souvenir.

Donc, à cette fameuse rentrée scolaire, nous commençons tous les trois notre préparation au baptême chez les Auxiliatrices (dites du Purgatoire), j'ai une religieuse pour moi toute seule, mes frères une autre. Je reçois avec joie tout ce que j'apprends, j'ai quelques souvenirs plutôt humoristiques, on me dit de prier au pied de mon lit ? Je prie sur mon lit, là où je mets mes pieds. La sœur me parle de chapelet, je m'en fais donner un et j'oblige mon frère à le prier avec moi, ce n'est pas très réussi, cela l'ennuie et je n'ai droit qu'à « vous êtes bénie entre toutes les fenêtres ». Finalement, je continuerai sans lui !

L'expérience d'être sauvée

Enfin, le 3 juillet 1941, nous sommes baptisés tous les trois à St Pierre de Chaillot, Paris. J'ai un désir qui ne sera pas exaucé : mourir après avoir été renversée par une voiture, pour aller tout droit au ciel ! Par contre, j'ai conscience que je deviens une enfant de Dieu d'une manière toute spéciale, et que je suis « sauvée » comme je me l'expliquerai plus tard, « sauvée » par la Mort et la Résurrection de Jésus-Christ et je serai « sauvée » des Allemands. Le salut est une notion fondamentale pour moi. J'ai 10 ans, ce baptême est un acte fondateur dans ma vie !

A la fin de ce même mois de juillet, la situation pour les Juifs devenant de plus en plus inquiétante, une amie de mon père, assistante sociale, lui demande ce qu'il compte faire avec ses enfants, il répond qu'il ne sait pas ! Elle lui propose alors de nous emmener avec un convoi d'enfants de la Croix Rouge qui partait pour Megève, zone libre à l'époque. La décision est vite prise et nous voilà en quelques jours quittant le cocon familial, tous ceux qui nous entouraient, Maman, les grands parents chez qui nous habitons etc., et partant seuls. En passant la ligne de démarcation la nuit, on me demande de m'occuper de mon petit frère, 5 ans, qui pleurait. J'ai vite compris que nous avons un nom de famille difficile à porter « Selz Solinski », Solinski étant le nom de notre grand père, connu dans le monde de la fourrure, mon père étant fourreur lui aussi, et nous devons passer inaperçus. Nous retrouvons Papa à Megève, il avait voyagé en camion à double fond car il n'avait pas de laissez-passer lui permettant de changer de zone.

De Megève, nous partons pour Cannes, mon père trouve une dame catholique pour s'occuper entièrement de nous. Je rentre en 6^e à Sainte Marie chez les Ursulines de Jésus, scolarité normale, je fais ma première communion et suis confirmée par Mgr Rémond, évêque de Nice. Pendant l'été suivant, Maman vient nous rejoindre, elle ne m'a raconté ce qui suit que peu de temps avant la fin de sa vie, à 98 ans ! En arrivant pour passer la zone de démarcation, il n'y a pas de « passeur », la tenancière du café lui explique « il n'y aura pas de passeur aujourd'hui, les Allemands ayant tiré hier sur tous les Juifs qui traversaient, peut-être un petit Espagnol qui est là acceptera-t-il de vous passer ? ».

Ce qui fut fait, mais en arrivant en zone libre, Maman prend le train, a une crise de nerfs, tire la sonnette d'alarme et descend sur le quai. Heureusement que notre cuisinière l'accompagnait et a pu contacter Papa à Cannes qui est venu la chercher en voiture. Ma mère a été traumatisée à vie et n'a jamais voyagé depuis ce jour ni en train, ni en métro, ni en avion.

Papa décide ensuite de partir se cacher en Dordogne avec mes frères et je reste seule avec Maman. Mais en septembre 1943, je suis réveillée une nuit : une infirmière était en train de faire une pique à ma mère qui venait d'apprendre que les Allemands avaient envahi la zone libre. Nous ne sommes donc plus en sécurité et le lendemain, elle part pour Monte-Carlo qui n'est pas en France, et donc pas « occupée ». Elle y finira la guerre en sécurité, ainsi que beaucoup d'autres Juifs.

Je suis alors pensionnaire, chez les Ursulines de Jésus. Le 8 décembre, le jour de la fête de l'Immaculée, fête patronale de la Congrégation, la supérieure m'appelle : « Nous ne pouvons pas vous garder, les Allemands sont allés hier visiter le collège des garçons pour voir ceux qui étaient circoncis, c'est dangereux pour vous et les deux autres élèves juives qui ont aussi leur vrai nom, dangereux pour les adultes et élèves cachées sous de faux noms, et pour nous. Vous devez partir cet après-midi même, une amie de votre mère va venir vous chercher et vous conduire à Monte-Carlo ». Pas question de rester pour la fête... Je retrouve donc Maman qui vivait chez l'habitant partageant une chambre avec sa tante ; repas à la soupe populaire, je crois. On ne savait pas trop quoi faire de moi ! Finalement vers le 20 janvier, cette même amie de Maman qui m'avait conduite à Monte-Carlo vient me chercher pour m'emmener en Vendée, à Chavagnes-en-Paillers, dans la Maison Mère des Ursulines de Jésus où était réfugié leur collège de Nantes. La supérieure de Cannes, en lien avec Mgr Rémond qui a sauvé entre 200 et 300 jeunes Juifs, m'avait fait faire une fausse carte d'alimentation au nom de Marie Sellier, je n'ai pas besoin d'une carte d'identité car je n'ai pas 15 ans. Et me voilà, à 13 ans, n'ayant gardé de mon identité que mes initiales, partie pour la Vendée, complètement séparée de toute ma famille, de tout ce qui avait fait ma vie jusque là. Je devais raconter une histoire pour expliquer mon arrivée en pleine année scolaire à Chavagnes ! Je ne me suis jamais trahie ! J'avais connu à Cannes une religieuse qui avait été transférée en Vendée et qui me connaissait, je devais donc dire que c'était à cause de sa famille, amie de la mienne que j'étais arrivée car mes parents craignaient un débarquement dans le Midi et me voulaient en sécurité ! Je n'ai jamais eu à me plaindre ni de la gentillesse des Sœurs, ni de celle des amies qui m'invitaient pendant les vacances d'été parce que j'étais seule, ainsi qu'une autre élève plus âgée dont la mère était décédée pendant le bombardement de Nantes.

Retour à Paris après la Libération

Pendant l'été 1944, la France commençant à être libérée, le collège retourne dans son lieu d'origine à Nantes, et c'est seulement le 8 décembre, toujours en la fête patronale des Ursulines de Jésus, que la même amie de Maman viendra me chercher pour me ramener à Paris.

Toute la famille se retrouve, mais il manque Grand-Papa. Nous découvrons avec tristesse qu'arrêté une première fois, puis relâché, il fut arrêté une seconde fois sur dénonciation. Il resta un certain temps à Drancy pour être déporté ensuite à Auschwitz où il passera très vite dans une chambre à gaz.

A Paris, nous vivons dans un petit appartement que ma mère avait eu l'idée d'acheter au nom d'une amie dans le même quartier, notre ancien appartement ayant été dévasté, tout ce que nous possédions avait disparu. Mes parents décident de me mettre à Lübeck, ce que je ne voulais pas ayant déjà été refusée, mais je n'ai rien à dire. A 13 ans ½, une vie tout à fait différente commence pour moi, je dois d'abord me réhabituer à la vie de famille, alors que j'étais devenue assez indépendante. Et surtout, pour ma mère, vivre en catholique était inutile. C'est vrai qu'il n'y avait plus de danger du côté du nazisme, mais j'avais rencontré Jésus-Christ. La foi datant de mon baptême s'était affermie. Il n'était absolument pas question que je renonce à ce qui était devenu vital pour moi, par exemple la messe quotidienne, etc. Des amies de Lübeck et leurs familles m'ont beaucoup aidée, on ne vit pas sa foi seule. Une famille juive amie, rencontrée pendant la guerre essayait de me faire « revenir » au judaïsme, j'ai vite rompu avec eux craignant de ne pouvoir leur résister dans la durée.

L'entrée dans la vie religieuse

Cette étape fut comme un test, jusqu'où vais-je vivre ma foi chrétienne ? Assez vite, je sens un appel à me donner tout entière au Seigneur dans la vie religieuse. Ce sera chez les Religieuses de l'Assomption, « vous n'êtes pas rancunière quand on pense qu'on vous a refusée comme élève ! » m'a dit la supérieure générale le jour de mes premiers vœux.

En 1950, je rentre au noviciat, ce qui ne plaisait pas du tout à mes parents. Je me rappelle une discussion avec mon père en 1949 : « Pourquoi veux-tu être religieuse ? » « Parce que je crois que Dieu m'appelle » « Mais si je ne crois pas qu'il existe comment peut-il t'appeler ? » « Dans ce cas-là inutile de continuer à discuter » fut ma réponse. Finalement ils me laissent partir à 19 ans, la majorité légale étant à 21 ans, je n'ai pas attendu trop longtemps. Malgré cela, je dois reconnaître que mes parents ont toujours accepté de venir me voir, d'avoir des contacts avec moi, et mon père m'a même dit « puisque tu es heureuse, c'est le principal ! »

Dans la congrégation, j'ai souvent été envoyée à l'étranger parce que je parlais anglais ! 17 ans au Danemark, 4 ans en Inde, 12 ans à Jérusalem à ma plus grande joie.

Etre juive et chrétienne

Comment est-ce que je me situe dans ma foi au Messie en tant que juive ? Je suis née juive, cela a toujours fait partie de mon être le plus profond, le récit ci-dessus en témoigne. Je suis tout à fait en consonance avec ce que le Cardinal Lustiger a fait inscrire sur sa tombe : « Je suis né juif, ... devenu chrétien par la foi et le baptême, je suis demeuré juif comme le demeureraient les Apôtres ».

« Que signifie être juif ? », peut-on se demander. Question indéfiniment discutée. L'appartenance à un peuple, le peuple juif, est sans doute la réponse qui me convient le mieux. Etre juif n'est pas d'abord et simplement pratiquer (on dit d'ailleurs plutôt observer), la religion juive, c'est au-delà. « Qu'est-ce qu'un Juif ? », a-t-on demandé au Cardinal Lustiger : « un homme porteur d'une élection pour autrui », a-t-il répondu.

« Ma conversion au christianisme m'a-t-elle permis de me réapproprier mes racines juives ? » Je ne suis pas « convertie » au sens strict du terme : si la conversion est « l'action de se convertir à une croyance, et particulièrement d'abandonner une religion pour en embrasser une autre » (le Petit Larousse), ce n'est en rien ma démarche. En fait, je ne conçois pas ma foi chrétienne en dehors de ses racines juives ! Je la vis au titre de mon identité juive, comme aussi devrait la vivre tout Chrétien qui reconnaît que Jésus, Juif, est le Messie d'Israël.

Le verbe « accomplir » (réaliser, mener jusqu'au bout, achever) a une grande importance pour ma foi, pour la foi de tout chrétien : Jésus « accomplit » les Ecritures, comme il le dit lui-même, « je ne suis pas venu abolir la Loi ou les Prophètes mais accomplir » (Mt 5,17). Et après la Résurrection, quand il apparaît aux Onze qui ne le reconnaissent pas de prime abord, il leur dit : « voici les paroles que je vous ai adressées quand j'étais encore avec vous ; il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Ecritures... » (Lc 24,44). Jésus, le Verbe, le Fils de ce peuple, le Fils de Dieu, accomplit parfaitement la révélation de Dieu, l'Unique, non seulement par ses paroles, mais aussi par toute son œuvre et le don de sa vie.

Quand Jésus parle d'ouvrir l'intelligence des Apôtres au sens des Ecritures, il s'agit de ce qui était à leur disposition, à savoir le Tanakh, le Livre par excellence du peuple d'Israël qui est la première partie de notre Bible (appelé Ancien Testament ou Premier Testament). Les psaumes, prières qui rythment la vie de Jésus-Christ, ainsi que toute notre liturgie, nous viennent des Juifs !

Le « Notre Père », le « Magnificat », le « Benedictus » ont tous été inspirés par des prières ou des textes du Premier Testament etc.

Je pense aussi à un passage moins connu, mais qu'il me semble intéressant de mentionner : la multiplication des pains que nous trouvons dans les trois évangiles synoptiques (Mt 14 ; Mc 6 ; Lc 9) est aussi dans le Premier Testament (2 R 4, 42-44) et comporte deux caractéristiques similaires : la disproportion entre la petite quantité de nourriture et le nombre de personnes à rassasier ainsi que la mention de restes précieusement ramassés ! Notre Dieu se révèle dans ces détails matériels et quotidiens de nos vies, Il nous nourrit avec abondance et toujours au-delà de ce que nous pouvions imaginer.

Il y aurait encore beaucoup à dire, je ne peux pas ignorer tout ce que notre liturgie eucharistique doit à la célébration de la Pâque juive ! Pour ceux qui seraient intéressés, je me permets de renvoyer au livre *Les racines juives de la messe*¹ de Jean-Baptiste Nadler avec une préface de Haïm Korsia (Grand Rabbin de France).

L'antisémitisme n'a pas disparu

Puisque ce témoignage paraît dans la rubrique Augustin aujourd'hui, comment est-ce que je me situe dans notre monde aujourd'hui, juive et religieuse catholique ? Je voudrais rappeler qu'après la dernière guerre, nous nous disions « jamais plus », nous pensions que l'antisémitisme avait disparu, du moins en France

Hélas, il n'en est rien ! En cette année 2018, les actes de violence antisémites se multiplient avec les inquiétudes que cela suscite, comme le dénonce le « Manifeste » paru dans la tribune du Parisien le 21 avril 2018 ainsi que les commentaires donnés dans la presse ensuite².

Nous devons être conscients de l'inquiétude qui sévit, à juste titre, chez bon nombre de Juifs et chez ceux qui soutiennent ce peuple, inquiétude que je partage tout à fait. Ce n'est pas le lieu d'analyser ni de porter ici un jugement sur tout ce qui s'écrit ou se dit, je voudrais simplement alerter ceux qui liront ces lignes et leur dire, comme le répète le Pape François et comme l'ont fait nos derniers Papes : l'antisémitisme est un venin, il n'est pas possible d'être chrétien et antisémite.

C'est ensemble, Juifs et Chrétiens que nous devons nous unir pour lutter contre ce fléau de l'antisémitisme, ce chemin s'ouvre à nous aujourd'hui ! C'est tout un programme. Je terminerai en mentionnant le très bon article, paru dans *La Croix* du lundi 30 avril 2018, du Père Laurent Stalla-Bourdillon, appuyé sur une profonde réflexion théologique : « Comprendre et vaincre l'antisémitisme demandera un profond renouveau spirituel pour nous tous ».

Sr Myriam Selz
Religieuse de l'Assomption
(Montpellier)

¹ J.-B. Nadler, *Les racines juives de la messe*, Paris, Editions Emmanuel, 2015.

² Paru dans *Le Parisien* du 21 avril 2018, ce *Manifeste contre le nouvel antisémitisme* a été signé par plus de 250 personnalités politiques, religieuses, artistiques ou intellectuelles.